

—Je n'y renoncerais jamais ! jamais ! Et cependant je commence à croire que c'est une folie d'espérer la remplir. Au village de Marolles, lorsque je fis une promesse, j'ignorais ce que c'est que Paris. Mais j'ai juré, une parole est sacrée ! Et puis, il y a la Providence sur laquelle je compte pour deux choses.

—Lesquelles ?

—La première pour sauver des innocents et des victimes.

—La seconde ?

—Pour châtier un coupable.

—N'as-tu point l'idée de te faire un peu le collaborateur de cette Providence ?

—En aidant à la mise en scène du drame de M. Dervaux, *La Chambre n° 7*... Peut-être bien, monsieur ; tous les moyens sont bons pour l'accomplissement de la justice divine. Monsieur n'a pas besoin de moi ?

—Non, Rameau d'Or ; ta matinée est finie, tu peux vaquer à d'autres occupations.

—Monsieur pourrait dire vaguer, car, en vérité, je mène une singulière vie. Votre bonté me donne le pain de la journée en échange d'un peu de travail. Le reste du temps je cumule l'emploi de commissionnaire, de décrocheur, d'ouvreur de portières, de négociant en bouts de cigares et en écorces d'oranges. Si je n'étais un travailleur obstiné, on me prendrait pour un errant de nuit. Heureusement, je suis connu dans le quartier. L'autre soir, j'ai aidé à faire empoigner un voleur qui dévalisait la boutique d'un bijoutier ; le sergot du coin me doit la vie. Aussi, faudrait-il voir si l'autorité prendrait ma défense si quelqu'un maltraitait Rameau d'Or. Mes économies augmentent. Je mets tous les soirs de l'argent dans ma tire-lire, et je ne la vide jamais. Ce sera pour mon mariage avec Colette.

—Tu penses donc toujours à la nièce de dame Jarnille ?

—Si j'y pense ! à toutes les heures de la journée, et je puis bien dire qu'à mes yeux personne ne vaut Colette, sauf Mlle Mélati. Si vous saviez comme elle pleurait quand je suis parti ! "Prends l'auberge, me disait-elle, ma marraine me la donnera en dot. Je te trouve riche puisque je t'aime !" J'avais beau lui répondre qu'un garçon de seize ans et une fille de quinze ans n'entrent pas en ménage, dans son innocence et sa bonté, elle ne voyait point d'autre moyen de me retenir. Et pourtant, quand elle m'a vu pleurer, quand elle a compris que je remplissais un devoir, elle a pris parti pour moi contre Jarnille et m'a juré de m'attendre. Mais j'ai beau avoir été gardeur d'ours, j'ai ma fierté, et je veux offrir une dot à ma femme. Monsieur n'a point de commission ?

—Non, petit.

—Alors, à demain, monsieur.

Rameau d'Or descendit l'escalier en chantant.

Il avait bien changé extérieurement en six mois, le petit orphelin élevé par les saltimbanques et gardé par dame Jarnille. Du jour où il partit pour Paris une révolution complète s'opéra en lui. Ne devait-il point agir en homme, travailler, penser, aider à une œuvre de réparation, venger un crime, éclairer la justice. Laisant entre les mains de celle qui avait été pour lui plus qu'une maîtresse, une véritable mère, la moitié de sa petite fortune, il emportait six cents francs en quittant le village de Marolles. Les papiers remis par le neveu d'Henriot avaient été cousus entre le drap et la doublure de sa veste. Il voyagea en troisième classe, puis, arrivé à Paris, il se fit conduire chez le dramaturge Louis Dervaux.

Lié avec Jean Lagny depuis sa jeunesse, l'écrivain partageait avec le peintre un appartement presque somptueux. Tandis que Jean écrivait, Louis dessinait d'admirables illustrations que les éditeurs se disputaient à prix d'or.

Ils gagnaient assez d'argent pour ignorer les mesquineries. Dans l'atelier se trouvait une urne antique rapportée de Pompéï, et qui leur servait de cassolette. Louis et Jean y jetaient tour à tour le produit de leur plume et de leurs pinceaux. Il ne serait jamais venu à l'esprit de l'un d'eux de s'étonner que son ami fit une dépense même inutile. Ils estimaient que rien n'est plus nécessaire qu'un luxe de fantaisie pour les natures essentiellement artistes. Ce que l'un voulait, était désiré par son ami.

La quasi adoption de Rameau d'Or s'effectua sur un même mouvement de ces cœurs d'élite. Ils l'eussent gardé, payé, protégé, si le jeune garçon eût

accepté leurs bienfaits. Mais celui-ci aurait cru se rendre indigne de la protection divine s'il n'eût continué à poursuivre le but indiqué par Gaston de Marolles : chercher dans Paris sa femme et sa fille. C'était, pour y arriver, cependant, que Rameau d'Or changeait si souvent de figure et d'état, et devenait tour à tour commissionnaire, porteur d'imprimés, distributeur de journaux à domicile, etc. Il feuilletait les annuaires, cherchait, s'informait, fouillait Paris rue par rue, demandait à tous les concierges : — "Avez-vous ici Mme de Marolles ?" Un "connais pas" très sec, ou bien un "nous n'avons pas ça ici," lui ôtait chaque jour d'une façon monotone la faible espérance qui le soutenait au moment du réveil.

Tout autre se serait découragé, mais Rameau d'Or serrait contre sa poitrine la missive fermée d'une main mourante par Gaston de Marolles, et cette pensée suffisait pour lui rendre courage. Il croyait sincèrement la Providence obligée envers lui, et s'imaginait que mettant tout son cœur, sacrifiant peut-être son avenir à l'accomplissement de ce devoir, elle lui devait le succès dans un temps plus ou moins long.

Le jour même où Rameau d'Or quitta l'auberge du Soleil-Levant, il arrivait à Paris. Pas un moment il ne songea à descendre dans un hôtel ; quelque raisonnable que fut Jarnille, il savait par expérience combien montent vite les notes des hôteliers.

Sans trop d'effroi de se trouver ainsi seul dans cette ville immense, l'adresse de Louis Dervaux à la main, il se dirigea à travers les rues, questionnant, cherchant, et de la sorte il finit par arriver. Le dramaturge se trouvait chez lui. Le nom de Rameau d'Or lui rappela tout de suite l'enfant intelligent qui lui aidait à reconstruire la scène de l'assassinat dans *La Chambre n° 7*.

(La suite au prochain numéro.)

SOIRÉE MUSICALE

Il y a quelque temps, les journaux parisiens nous annonçaient une nouvelle bien propre à flatter notre amour-propre national. Ceux qui interrogent les profondeurs du firmament artistique venaient de braquer leur lunette du côté de la constellation canadienne, pour examiner une nouvelle étoile. Pour l'observateur ordinaire, c'était encore une simple nébuleuse, mais pour les initiés aux lois de la gravitation des corps célestes, il était évident que le nouvel astre se dirigeait rapidement des régions de l'inconnu vers cette partie de l'espace réservée aux étoiles de première grandeur. Encore quelques années, pensait-on, et ses scintillations éblouiront les profanes eux-mêmes.

Il s'agissait de Mme Evéline Robert, née Labelle, que le public de Québec, Montréal et Ottawa avait eu la bonne fortune d'applaudir avant son départ pour l'Europe.

Sept mois après son arrivée à Paris, elle débutait devant un public d'élite, en interprétant *l'arioso* de *Richard III*, fragment d'un opéra inédit de Salvayre. Comme le faisait remarquer un chroniqueur, "il fallait que Mme Moriani (baronne de Corvaia) eût beaucoup de confiance en Mme Robert pour mettre ainsi le succès de son concert et sa réputation de professeur à la merci de son élève."

Le succès avait dépassé toutes les espérances. L'élève avait débuté par un coup de maître.

L'abus de la réclame nous a rendus un peu sceptiques. Règle générale, pour admettre l'existence d'un talent supérieur chez l'un des nôtres, il nous faut un certificat de l'étranger. Nous ne sommes plus au temps où le public s'extasiait devant deux colonnes de prose où l'on faisait, en style pompeux, l'éloge d'un Canadien parvenu au grade de caporal dans l'armée anglaise, ou élu juge de paix dans un village des Etats-Unis. Ceux qui s'évertuent à nous prouver que les Franco-Canadiens sont aussi aptes que les autres à occuper les positions les plus élevées, prêchent à des convertis. Le public, avec son gros bon sens, lui répond :

—La belle affaire ! Qui a jamais douté de cela ?

Lorsqu'un de nos compatriotes embrasse la carrière artistique et va se perfectionner à l'étranger, on attend beaucoup de sa part. Les demi-succès ne nous suffisent pas. Les devanciers sont là : il faut les atteindre, les distancer s'ils s'attardent en route. Douée d'un talent naturel hors ligne, d'une excellente santé et d'une énergie à toute épreuve, Mme Robert a jusqu'ici pleinement répondu à l'attente de ses compatriotes.

Dernièrement, plusieurs journalistes se réunissaient chez M. Robert, pour entendre notre futur *diva*, et nous avions l'honneur d'être du nombre. Tous ont été émerveillés de la richesse, de l'ampleur et de l'étendue de sa voix. Timbre riche, registre de trois octaves, merveilleuse égalité de voix ; telles sont les qualités qui distinguent cette *prima donna* de l'avenir. Donnez-lui encore un ou deux ans d'étude et d'expérience, et elle surpassera tout ce que nous avons entendu jusqu'à présent.

Elle ne sera jamais une Patti pour la flexibilité de la voix. Le genre léger n'est pas celui qui lui convient. Mme Robert est un superbe *soprano dramatique*, elle est appelée à jouer les rôles du grand répertoire.

La vocalise est peut-être encore un peu lourde ; le *trille* manque d'égalité, mais ce sont de légers défauts que le travail et l'étude feront certainement disparaître.

Mme Robert a d'abord chanté le grand air de *Sapho*, par Gounod, puis elle a rendu d'une façon admirable l'air de la *fontaine* de *Lucie de Lammermoor* ; le grand air du *Robin des Bois*, par Weber, et la cavatine de *Lucèce Borgia*. Deux charmantes romances de Massenet : *Nuit d'Espagne* et *Colombine* ont enlevé l'auditoire, et cette belle fête musicale s'est terminée par le grand air de *Semiramis*, un morceau excessivement difficile que notre virtuose a chanté à ravir.

Après avoir pris part à un somptueux goûter arrosé de champagne, les convives se sont séparés, emportant les meilleurs souvenirs de cette délicieuse soirée, et se promettant bien d'assister au concert qui doit avoir lieu le 6 octobre prochain. Avis au public qui devra profiter de cette occasion pour aller applaudir Mme Robert avant son départ pour l'Italie, où elle va continuer ses études musicales.

DE PARTOUT

—Suivant les derniers avis d'Helena, Montana, il est certain que de riches gisements d'or ont été découverts sur les petites Montagnes-Rocheuses, à 100 milles au nord-est de Benton.

—Le testament de la baronne Nathan de Rotchild vient d'être soumis aux tribunaux. Le chiffre de la succession est de £205,139 sterlings, et elle a laissé à plusieurs institutions £100,000.

—Il existe, aux environs de New-York, un établissement où l'on conserve les poissons par le froid. On fait geler les poissons, en les soumettant à un froid suffisant, et ils se conservent frais tant qu'on ne les laisse pas dégeler. On connaît les applications du froid à la conservation des viandes. Il paraît qu'en Russie on conserve les œufs frais de la même façon.

—Les sauterelles sont nombreuses dans l'Etat du Colorado, et les Indiens sont heureux ; ils les chassent dans les étangs voisins, où elles se noient ; ils les ramassent ensuite à pleins paniers, les salent légèrement et les réservent pour leur nourriture d'hiver. C'est exactement ce qu'en Afrique font les nègres, mais ceux-ci ont un autre avantage : car non-seulement ils préparent ainsi les sauterelles, mais aussi les fourmis qui, d'après Livingstone, sont fort grosses et ont goût d'amande.

RÉCRÉATIONS EN FAMILLE

No. 9.—CHARADE

(Dédiée à Mlle Léontine V....)

Le poète, en ses vers, de mon Un a chanté
L'éclatante blancheur, la noble pureté.
Lectrice, on le sait bien, vous êtes mon Deuxième ;
C'est pou quoi, parmi nous, tout le monde vous aime.
Mon Tout est une grande et fort belle cité
J'ai fini. Maintenant, devinez mon problème.

ADRIEN.

No. 10.—MÉTAGRAME

Changez un pied, on me voit tour à tour :
Bête, coiffure, ayant ou n'ayant pas de tour.

SOLUTIONS :

No. 7.—Le nom du poète est : Blaise Pascal.
No. 8.—Les mots sont : Bout et But.

Le dernier rébus a été deviné par Mlle C. Dupuis et M. G. Lesigne, Montréal.